

dans les grandes villes, surtout, et dans les centres industriels la vie, pendant cette courte période, cette répercussion s'exerce aux dépens des producteurs, qui voient leurs bénéfices diminuer dans des proportions très importantes.

Cela n'a pas empêché un mouvement de se manifester dans les cercles ouvriers; ceux-ci, en présence de l'union des fabricants, ont pensé que, de leur côté, ils devaient procéder à des unions semblables; le but de ces unions est de fixer un taux des salaires comme les patrons ont fixé le taux de vente des produits manufacturés. Quelque légitimes que soient en elles-mêmes les revendications ouvrières, il ne faut pas perdre de vue un élément que les ouvriers négligent complètement: ce sont les prix d'exportation; sans doute, les ouvriers répondent à cela que cette question les touche fort peu, puisqu'ils paient fort cher les objets dont ils ont besoin. Cette question les touche, pourtant plus qu'ils ne supposent, attendu que, sans cette exportation à bas prix, de nombreuses usines auraient été fermées, laissant ainsi sans travail des milliers d'ouvriers. Il ne s'agit pas de discuter la tendance des travailleurs allemands; nous ne pouvons que constater qu'elle n'est pas de nature à améliorer la situation générale de l'industrie.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons pas parlé de l'agriculture; les discussions qui ont eu lieu dans les Commissions du Parlement ou dans la presse au sujet du tarif, ont suffisamment montré que sa situation était loin d'être des plus prospères, et c'est cette circonstance qui a, du reste, été l'origine de la préparation de ce tarif, du moins dans certaines de ses parties.

L'Allemagne sent, d'ailleurs, parfaitement bien que la crise est loin d'être terminée, puisque les circonstances qui l'ont fait naître subsistent et que quelques-unes ne font encore que s'aggraver; au nombre de ces dernières, il convient de citer la concurrence étrangère, qui n'est pas près de s'arrêter, et, en première ligne, celle des Etats-Unis, qui gagne du terrain chaque jour et s'étend aux articles les plus divers et dans la plupart des pays où l'Allemagne avait rencontré jusqu'à présent des débouchés avantageux pour ses produits; elle se fait même sentir jusque sur le marché allemand.

C'est alors que réapparaît l'idée de la constitution d'une union douanière européenne en vue de lutter contre l'invasion des produits américains. Cette idée n'est pas absolument nouvelle: elle a été émise, en France, déjà en 1879, sinon contre l'Amérique, qui n'était pas un danger, mais à un point de vue purement théorique, qui, d'ailleurs, ne menait à rien moins qu'à la suppression des douanes entre les différents pays de l'Europe. Plus tard, en 1891, elle trouve un écho

en Allemagne; il y a deux ans, la même proposition a été renouvelée en France, mais de tout cela il n'est rien sorti et, aujourd'hui, nous nous trouvons en présence d'une situation plus grave et plus redoutable que par le passé. Il y a deux ans, peut-être y avait-il quelque chose à faire, quelque effort à tenter; mais, aujourd'hui, nous craignons fort que les tentatives ne soient vaines. Les Etats-Unis ont pris, en effet, une telle place dans le monde industriel qu'il semble difficile de les écarter; de plus, cette place est également considérable en Europe; grâce à leurs trusts divers, de l'acier, du charbon, du coton, des chemins de fer, des Compagnies de transports, grâce à leurs capitaux immenses, auprès desquels les capitaux européens ne sont rien, les Etats-Unis sont, provisoirement, les maîtres du marché du monde, et les efforts, les résistances ne pourront rien contre eux. Actuellement encore, le marché intérieur américain absorbe une grande quantité des produits fabriqués indigènes; mais il viendra un jour, assez prochain peut-être, où ce marché sera réfractaire, et alors ce sera vers les pays étrangers, et tout d'abord vers l'Europe, que se portera l'exportation américaine. Du reste, ce mouvement a déjà commencé, et si notre marché n'est pas encore trop envahi par les produits américains, c'est que ceux-ci ne répondent pas à nos besoins: cependant, on en rencontre chez nous en quantité de plus en plus grande.

Le jour où sérieusement l'Amérique voudra écraser la production européenne, cela ne lui sera pas difficile, grâce aux moyens dont elle dispose; de plus, elle sait s'insinuer, s'intéresser à des entreprises européennes, soit industrielles, soit commerciales, de sorte que le jour où il s'agirait d'entrer en lutte, l'Amérique aurait, dans la vieille Europe, des alliés et des défenseurs d'autant plus ardents qu'ils combattraient pour leur propre cause. Plus le temps s'avancera, plus la situation empirera, de sorte que nous en serons réduits à attendre que l'excès des trusts américains se fasse sentir et qu'un mouvement en sens contraire rétablisse les choses dans une posture plus normale. On conviendra que la consolation est plutôt maigre, et que ce n'est pas une situation pour des industries que d'être réduites à attendre la chute problématique, et qui peut ne se produire que dans un temps qu'on ne saurait évaluer, des industries rivales pour pouvoir espérer recouvrer quelque vitalité.

L'examen auquel nous venons de nous livrer est déjà un peu long et cependant il est loin d'être complet; nous aurions encore de nombreuses remarques à ajouter; nous nous en abstiendrons pour cette fois. Nous nous bornerons à faire observer que, au milieu de la tempête, malgré la crise allemande, malgré la concurrence

américaine, nos exportations ont continué à progresser, non pas dans des proportions énormes tout d'un coup, qui auraient dû plutôt nous inspirer des craintes, mais dans des proportions régulières, qui prouvent qu'il s'agit bien d'un mouvement constant et non de caprices. Cette progression, nous saurons la maintenir, si nous savons maintenir notre exportation aux articles qui font la supériorité de notre industrie, et qui, indépendamment des produits de notre viticulture, comprennent les objets de luxe, de fantaisie, de goût, les modes, la bijouterie, les tissus fins, les articles de Paris, dont la vente ne fera qu'augmenter avec le développement du bien-être et de la richesse dans les divers pays.

De cette façon nous éviterons les conséquences de la crise qui sévit en Allemagne et qui, quoi qu'en disent les optimistes plus ou moins convaincus, ne semble pas encore être arrivée à son terme.

D. AUBRY.

A TRAVERS L'ENSEIGNEMENT

TRAVAUX MANUELS

Il est question, paraît-il, d'introduire les travaux manuels, dans le programme des lycées et collèges de l'Etat en France. Les beaux esprits qui rient volontiers de ce qu'ils ne comprennent pas très bien se sont déjà égayés à ce sujet et s'appêtent à en faire des gorges chaudes. Les esprits trop spirituels en seront, une fois de plus, pour la grâce légère de leur ironie...

Ils savent pourtant que les chefs de l'Université, M. Liard, par exemple, le nouveau vice-recteur de Paris, et M. Rabier, le directeur de l'enseignement secondaire, ne sont ni de mauvais plaisants, ni des esprits futiles, puisqu'ils sont tous les deux de bons philosophes. Ils savent aussi ou ils devraient savoir que ces travaux manuels sont déjà en usage et en honneur dans certains établissements d'Angleterre et, en France même, à l'Ecole des Roches et sans doute au collège de Normandie, à Moncauvet. Je viens justement d'avoir, ces jours-ci, la visite d'un jeune maître très distingué de l'Ecole des Roches; je lui ai demandé pour m'instruire, et il m'a dit fort obligeamment ce qu'on fait là-bas. Les élèves, installés du reste dans des conditions qui ne sont pas celles de nos lycées, se livrent aux travaux du jardinage; ils ont un atelier de menuiserie et une petite forge; on leur a donné ou on va leur donner un atelier ou un matériel de tour. Bref, on leur apprend à être adroits de leurs deux mains et à faire usage de leurs dix doigts. Sans être un novateur à tous crins, je trouve cela très moderne et très bien conçu.

Je crois, en effet, avec notre maître à tous, M. Gréard, avec mon cher ancien maître, M. Lavissee (remarquez que je ne dis pas mon vénéré maître; je suis trop attaché à M. Lavissee pour l'affubler de ce titre idolâtre et saugrenu du vénérable) que notre éducation